NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

72 Nº 1 1950

L'Église catholique et la Russie

Philippe DE RÉGIS

p. 39 - 52

https://www.nrt.be/it/articoli/l-eglise-catholique-et-la-russie-2611

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

L'EGLISE CATHOLIQUE ET LA RUSSIE

L'histoire des relations du Saint-Siège et de la Russie n'est plus à faire. Assez riche du point de vue diplomatique, elle est malheureusement d'une exceptionnelle pauvreté en œuvres d'apostolat, en contacts profonds et en simples rapports culturels et humains. Ce sont les circonstances qui l'ont voulu ainsi. Né de Byzance, le christianisme russe devait en suivre les destinées. Séparé de Rome sans le vouloir et même le savoir, privé de toute ouverture sur le monde par l'assujettissement à la Grande Horde, puis jalousement maintenu dans l'isolement par l'autocratie des tsars, maintenant emprisonné derrière le fameux « rideau de fer », comment aurait-il pu acquérir un caractère d'universalité ? Et comment la pensée religieuse des autres peuples aurait-elle pu venir jusqu'à lui ?

Il faut se souvenir de ce tragique legs du passé pour apprécier l'attitude actuelle de l'Eglise russe vis-à-vis du catholicisme.

On sait que la hiérarchie du Patriarcat moscovite ne parle pas autrement que la presse soviétique du « fascisme » de l'Eglise catholique, des « sympathies hitlériennes » du Pape actuel, de ses « efforts pour soustraire à leur juste châtiment les criminels de guerre ». On se rappelle que le Concile réuni à Moscou en 1945 pour l'élection du Patriarche éprouva l'étrange besoin de flétrir les soi-disant menées du Vatican en ce sens. Et le congrès des évêques orthodoxes, réuni en juillet 1948 en la même ville pour fêter le cinquième centenaire de l'autocéphalie moscovite, vota, évidemment pour obéir à un ordre, une motion volontairement injurieuse pour le Pape et l'Eglise Romaine. Depuis lors l'Eglise de Moscou n'a pas été étrangère aux essais de fondation d'Eglises nationales en Pologne et en Tchécoslovaquie non plus qu'aux persécutions exercées contre les catholiques en Roumanie.

Au nom de la conscience chrétienne comme aussi de la simple dignité humaine, un servilisme aussi criant mérite, certes, condamnation. Les orthodoxes de l'émigration en sont indignés et humiliés ; et nous pensons que les vrais croyants de Russie ne doivent pas en être particulièrement fiers. Nous voudrions cependant attirer l'attention des catholiques sur un aspect de la question, qui évidemment ne donnera pas de la noblesse à une attitude qui en est dépourvue, mais aidera peut-être à l'expliquer psychologiquement et historiquement. Notre but n'est donc pas de plaider innocent, mais de replacer cette grande tragédie religieuse du XX[e] siècle en son contexte affectif et social et par là d'aider à se faire de l'ensemble du problème une vue pas trop inexacte.

Il y a un fait, c'est que, presque toujours, au cours d'une histoire singu-

lièrement tourmentée, le catholicisme est apparu à la Russie comme plus ou moins étroitement lié aux ennemis de la patrie. Les chevaliers Porte-Glaives, dès les origines de l'Etat russe, sont venus en conquérants, et il fallut, pour les chasser, l'héroïsme d'Alexandre Nevsky, ce noble prince orthodoxe; or, c'étaient des catholiques.

Pendant de longs siècles, la très catholique Pologne a été l'ennemie héréditaire et elle est allée un jour jusqu'à régner en souveraine dans la cité sainte de l'orthodoxie nationale, Moscou. Ce fait historique, plus que tout autre, a marqué la psychologie religieuse russe. Si, vis-à-vis du catholicisme, on observe souvent, chez l'orthodoxe russe, une instinctive mise en garde, cela est dû, avant tout, au voisinage de la Pologne et aux longues luttes qui ont fait s'affronter les deux peuples au nom de leur foi plus encore que de leur race.

En 1812, c'est Napoléon qui a envahi la Russie, et, encore qu'il soit difficile de voir en lui un champion de la religion d'Occident, les Russes pourraient-ils oublier que les « vingt peuples » qu'il traînait à sa suite (pour nous servir de l'expression consacrée par les livres liturgiques pour commémorer la libération de la patrie) étaient presque tous de foi catholique ?

Or voici que l'histoire vient de se répéter. Le Führer a lancé ses armées à la conquête de la terre russe. Ils sont venus, ces rudes Teutons, et, pendant plusieurs années, ils ont occupé le sol national, écrasant les Slaves de leur mépris. Ce n'est certainement pas au nom de la foi romaine qu'ils agissaient. Pourtant, avec eux, et encore plus avec leurs alliés, ces catholiques qui appartiennent à la même nationalité que le Pape de Rome et qui prient comme lui, on a vu apparaître des prêtres d'Occident. Les étrangers ont été chassés par une force patriotique, à laquelle s'est unie sans aucune arrière-pensée l'Eglise nationale, une fois de plus soutien et incarnation de la résistance du peuple. Il faut avoir vécu ces jours d'héroïsme et s'être nourri des leçons de l'histoire, pour comprendre la réaction spontanée de la conscience russe en face d'une Eglise ignorée d'elle, qu'elle trouve toujours sur son chemin, aux heures tragiques, dans le camp de ses ennemis.

La guerre est à peine terminée qu'un nouveau conflit idéologique met aux prises le monde oriental et le monde occidental. Fière de sa victoire, la Russie, aujourd'hui, s'en croit frustrée, ou même s'imagine être menacée par les intrigues du capitalisme anglo-saxon; c'est du moins ce que lui enseigne une tenace propagande. Or il lui apparaît aussi comme indubitable que l'Eglise de Rome a misé sur l'idéologie occidentale, s'identifie avec elle, attend le salut de la force américaine. Encore une fois, Rome serait avec les ennemis de Moscou. Vue simpliste, sans doute, mais qu'il n'est pas trop difficile de faire accepter à un peuple dépourvu de critères.

On objectera peut-être que, de cet état de choses, le catholicisme ne saurait être rendu responsable. Il est dû à l'isolement religieux de la Russie. Par la force des circonstances, celle-ci ne peut jamais être attaquée que par des ennemis d'une autre religion, les chrétientés balkaniques orthodoxes étant bien incapables d'entrer en lutte avec elle. Sans doute. Mais, quelle qu'en soit la raison, le fait demeure, et cela suffit pour que toute guerre nationale se double, pour elle, du fanatisme d'une guerre de religion.

Pour être complet, il faudrait, parallèlement, rappeler comment, aux heures de crise, ce fut toujours l'Eglise nationale orthodoxe qui sauva la nation. Ce furent ses moines, ses métropolites ou ses patriarches qui maintinrent en éveil la conscience nationale : les saintes et nobles âmes que furent Serge de Radonège, par exemple, qui, nouveau Pierre l'Ermite, souleva la croisade contre l'oppresseur tartare ou Philippe de Moscou, condamnant les abus d'Ivan le Terrible et étranglé sur son ordre ; de même le Patriarche Hermogène, résistant aux Polonais et maltraité par eux. Ne fût-ce point l'Eglise encore qui rappela le peuple à la sagesse au moment de la crise dynastique qui précéda l'avènement des Romanoff ? En 1941, elle ne fit donc que reprendre son rôle traditionnel en incarnant la résistance russe.

Dès lors, devons-nous nous étonner du zèle anticatholique de l'Eglise patriarcale d'U.R.S.S. ? Mise en demeure d'appuyer la politique soviétique dans sa lutte contre le catholicisme, elle n'éprouve pas, à se soumettre à ces directives du Kremlin, un scrupule excessif. N'a-t-elle point consenti des sacrifices autrement pénibles à la conscience chrétienne russe et à l'honneur national, quand elle a dû, comme prix peu glorieux de son actuelle faveur, désavouer ses propres enfants, les martyrs de la Révolution, déclarant que ceux-ci n'avaient pas été tués pour des motifs religieux, mais avaient subi le juste châtiment de leur politique contre-révolutionnaire ? Quand on en arrive là, il faut bien admettre que quelques diatribes de plus ou de moins contre un Pape lointain et étranger ne sont pas pour embarrasser la conscience de ces hiérarques.

Ceci dit non point pour justifier, mais du moins pour expliquer, à la lumière de l'histoire, une attitude qui nous étonne et nous blesse.

Il ne faut pas oublier non plus que le servilisme de l'Eglise vis-à-vis des autorités soviétiques, en cette question comme dans toutes les autres, est malheureusement une nécessité historique. Que peut faire une Eglise nationale, sinon se soumettre à ceux qui, détenant le pouvoir, la manient comme ils veulent ? C'est là la tragédie du schisme et des Eglises dites autocéphales que, prétendant se soustraire à la juridiction du Pontife de Rome, elles en sont réduites à reconnaître et servir pratiquement des « Papes » aux préoccupations souvent fort peu religieuses et d'une tyrannie singulièrement jalouse.

Placée dans la situation de prisonnière des Soviets, ne pouvant compter sur aucun appui extérieur, même moral, de la part des autres Eglises, voyant la sainte Russie de jadis, après plus de vingt-cinq ans de persécution et d'une œuvre très savante de déchristianisation, en passe de devenir un continent complètement athée, que pouvait espérer de l'avenir l'Eglise orthodoxe ? Se raidir en une opposition de principe à l'Etat matérialiste ? C'était se condamner infailliblement à une brève disparition et abandonner les âmes à l'irréligion. Ne valait-il pas mieux, au prix de quelques concessions, même pénibles, essayer de sauver ce qui pouvait encore l'être ? C'est ce que pensa le métropolite Serge, gardien du trône patriarcal de Russie.

Car il ne faut pas oublier que c'est lui qui, en l'année du Seigneur 1942, décida d'aller au Kremlin pour la fameuse entrevue avec Staline qui devait décider de l'orientation et peut-être du sort de l'Eglise russe. Or, si la valeur religieuse et morale de l'actuel Patriarche Alexis a pu, chez certains, être l'objet (à tort ou à raison, — ce n'est point à nous de juger) de quelques réserves, tous, par contre, même ses adversaires, reconnaissent dans le Patriarche Serge un véritable homme d'Eglise, qui a pu se tromper en sa politique religieuse (l'histoire en jugera), mais qu'en tout cas inspirait le seul souci du bien de l'Eglise et le sentiment de sa responsabilité pastorale.

Ne nous hâtons donc pas trop de nous indigner de la collusion actuelle de l'Eglise russe avec le pouvoir des Soviets. Nous en souffrons en ce moment, et nous regrettons de voir nos frères dans la foi s'associer, en leur campagne violemment anticatholique, à une puissance du mal. Mais sachons comprendre qu'ils en sont eux-mêmes les premières victimes, et que ce geste leur est commandé par des nécessités qu'ils estiment supérieures à toute considération.

Rappelons-nous que, de tout temps, même dans l'Eglise catholique, pourtant autrement forte de l'appui de Rome, il y a eu les partisans de la méthode de conciliation. N'est-ce pas hier que l'archevêque de Vienne — pour ne citer qu'un exemple fameux — croyait devoir exprimer sa loyauté à Hitler, qui n'avait pourtant rien d'un Constantin ni d'un saint Louis ? Il est vrai que le Vatican se hâta de lui imposer une rétractation. Mais le Vatican, hélas ! n'a pas de prise sur Moscou. Faut-il, dès lors, trop nous étonner de ce que, placée dans des circonstances autrement difficiles, privée de tout soutien extérieur, et de plus portée par toute sa tradition à considérer Rome comme son ennemie, l'Eglise russe ait cru devoir, dans l'intérêt supérieur de sa mission religieuse, accepter une sujétion de plus ? Encore une fois, nous ne prétendons pas trouver en ces considérations une impossible justification, mais seulement l'explication d'une attitude qui nous heurte, mais que nous aurions tort, en tout

cas, de vouloir juger, confortablement installés dans le fauteuil de nos libertés.

Car voilà bien la question qu'il convient de nous poser. Avons-nous, oui ou non, le droit de juger des évêques d'une psychologie et d'une tradition religieuse si différentes de la nôtre et placés en une situation si effroyablement complexe ?

En un certain sens, objectivement, oui, nous devons juger et condamner. Car le péché reste le péché, et il est difficile d'affirmer que le mensonge et la lâcheté sont des vertus, même dans le pays de Staline. Mais, ce faisant, nous devons comprendre comment, concrètement et socialement, les conjonctures historiques et politiques imposent quasi fatalement à l'Eglise russe la position injuste qu'elle a prise.

Et, surtout, notre condamnation doit être à base d'humilité et de charité. Sainte Catherine de Sienne, en son *Testament spirituel,* a écrit un mot extrêmement profond, qui doit pouvoir s'appliquer aux collectivités aussi bien qu'aux personnes privées. « Si nous remarquons des actes que nous sachions être des péchés réels, enseignait la vierge siennoise, il nous est interdit de porter un jugement sur ces faits, mais nous devons en éprouver une sincère et sainte *compassion,* que nous offrirons à Dieu par une pieuse et humble prière » (1). Que de maux auraient été évités à l'Eglise si, au cours des controverses entre chrétiens, cette ligne de conduite avait toujours été observée ! Et combien serait déplaisante et nuisible l'attitude de catholiques qui, en présence de faiblesses malheureusement trop évidentes des hiérarques de l'Union soviétique, se croiraient en droit de triompher bruyamment, pensant y voir la preuve de la supériorité de leur Eglise ! Laissons à d'autres la pharisaïque satisfaction de cette superbe. Pour nous, nous souvenant que tout abaissement d'une Eglise, même séparée, n'est pas au profit de l'idée chrétienne, et sachant d'ailleurs ce qu'est l'humaine faiblesse, nous préférerons pleurer, dans le silence de nos cœurs, une humiliation que nous faisons nôtre.

*
* *

Le point de vue officiel de l'Eglise orthodoxe en U.R.S.S. n'est donc pas du tout favorable, à l'heure actuelle, à des prises de contact, à des échanges de vue loyaux entre catholiques et orthodoxes. Et nous avons essayé d'en donner la raison.

Il reste — et il est consolant de le remarquer — qu'il s'agit là

(1) On voit ce que veut dire la Sainte : nous ne devons point imiter le juge, qui se sait ou se croit supérieur à l'accusé, mais, appréciant le fait pour ce qu'il est, c'est-à-dire un péché, le pleurer avec le coupable auquel nous nous identifions par la compassion.

uniquement d'une attitude provisoire, commandée par les circonstances, et qui ne préjuge pas de l'avenir. Rien ne nous autorise à croire que la pensée profonde des chefs de cette Eglise soit définitivement fixée. Certains signes nous montrent, au contraire, que l'attirance de l'Eglise universelle demeure vive en leurs cœurs. S'ils gardent bien des préjugés, si surtout ils redoutent chez nous un prosélytisme au désintéressement duquel ils ne peuvent croire (2), on devine, à l'amertume même avec laquelle ils parlent de l'intransigeance et de l'esprit de conquête de Rome, leur regret intime de ne pouvoir s'unir à une Eglise malgré tout si voisine de la leur. Avec les protestants, ils peuvent avoir des contacts plus faciles; ils savent bien que, sur le terrain du dogme, tout rapprochement sérieux demeure impossible.

Cette opinion se trouve, par exemple, nettement et courageusement exprimée par un des évêques de l'U.R.S.S. venu en France à l'automne 1946; dans un sermon prononcé alors dans l'église russe de Vanves, Mgr Photius se plut à définir les relations de l'Eglise orthodoxe avec les autres confessions chrétiennes. Or il nomma en premier lieu l'Eglise catholique comme la plus proche et réclama envers elle une attitude de respect et de compréhension, car, souligna-t-il, « cette Eglise est, comme la nôtre, porteuse de grâce ». Il parla ensuite évidemment des protestants, et spécialement des Anglicans, et ce fut pour les remercier chaleureusement de leur aide désintéressée et de leur sympathie; mais on percevait très bien la nuance que sa pensée traditionnelle ne pouvait manquer d'établir entre le lien de la seule charité, si réelle et si touchante soit-elle, et celui de la foi, seule capable d'unir sans équivoque.

Il semble malheureusement hors de doute que les dirigeants de l'Eglise de Russie, en leur ensemble, ne désirent que profiter de la suprématie actuelle des Soviets dans l'Europe orientale pour y affermir leur propre primauté et donc évincer Rome. Par ailleurs, dans les quelques occasions où des rencontres empreintes de charité et de loyauté ont pu avoir lieu entre prélats catholiques et évêques de l'Union soviétique, on a remarqué chez ces derniers un joyeux étonnement et un empressement sincère à aller vers ces frères qu'on leur avait dépeints sous d'autres couleurs et dont ils n'attendaient pas tant d'accueillante courtoisie. Preuve que bien des préjugés sont le fruit de l'ignorance. Preuve aussi qu'il nous appartient à nous de les dissiper en allant à ces Eglises sœurs en esprit fraternel.

Il nous faudrait, pour être complets, dire un mot de l'attitude

---

(2) Ne leur a-t-on pas, par exemple, dit et répété que Rome préparerait des *milliers* et *dizaines de milliers* de prêtres, futurs cadres d'une Eglise qui serait destinée à les supplanter ? On conçoit qu'une telle nouvelle, aussi tendancieuse qu'inexacte, ne soit pas de nature à les rapprocher d'une Eglise, supposée animée d'un tel esprit offensif.

actuelle des hiérarchies russes de l'émigration, jalouses de se soustraire à l'autorité du Patriarche de Moscou, devenu esclave d'un pouvoir athée. Pendant de longues années depuis la Révolution de 1918, ces Eglises, placées par les circonstances en contact continuel avec la pensée et la vie religieuses de l'Occident, s'étaient montrées extrêmement soucieuses de maintenir, sous des apparences de courtoisie, une défiante réserve. Les choses paraissent quelque peu changées maintenant. Le spectre du prosélytisme catholique a-t-il cessé d'effrayer ces chrétiens ? ont-ils découvert, chez leurs frères, du moins chez les plus avertis, une volonté sincère et désintéressée de collaboration ? ou bien se sont-ils dit que le danger d'absorption par le catholicisme était, après tout, moins redoutable que celui de l'athéisme ? Toujours est-il que Rome n'est plus, pour eux, l'ennemi numéro 1. On dirait plutôt que c'est Moscou qui est en train de le devenir. Et, dans la mesure où ils se détachent de la « troisième Rome », la première, la vieille, ne leur semble plus aussi abominable. En attendant, des contacts sont recherchés, on cause, on s'essaie à mettre en commun ce qui, sur le plan de la spiritualité ou de l'action, est de nature à réunir, et l'on est tout étonné de constater que, gardiennes de la même tradition, les deux Eglises n'auraient peut-être pas tant de peine à retrouver l'unité perdue un jour pour le plus grand dam de la chrétienté.

*
* *

Pouvons-nous risquer quelques pronostics sur l'avenir des relations interconfessionnelles ? Il faudrait, pour cela, posséder sur l'histoire future des vues qui nous font défaut; car, ici encore, la vie de l'Eglise est en dépendance de celle du monde. Il n'est pas interdit cependant de s'attarder à envisager quelques hypothèses.

Que penser, par exemple, des réactions du peuple envers l'Eglise patriarcale si le régime des Soviets devait un jour s'effondrer à la manière de celui d'Hitler ? Il est assez probable que, dans ce cas, la vindicte populaire atteindrait durement les prélats autrefois si complaisants envers le régime détesté. Quelles seraient alors les chances de l'Eglise catholique ? Pourrait-elle escompter, par un retour naturel des choses, gagner en sympathies ce que sa fermeté doctrinale lui attire aujourd'hui de malédictions ?

Il faut le proclamer bien haut : la question est oiseuse. Car l'attitude de l'Eglise ne saurait en aucune manière être déterminée ni même influencée par des considérations de cette nature. Elle défend la vérité et elle sert les âmes sans arrière-pensée, uniquement en vertu de sa mission divine. Chercher à profiter des circonstances passagères pour étendre son champ d'action aux dépens d'une autre confession, étudier les événements à la manière des sages de ce mon-

de, habiles à tirer parti de toutes les situations, s'efforcer de « miser sur le bon tableau » afin de toujours en retirer le maximum d'avantages, serait pour elle la pire des tentations, celle qui compromettrait son rôle surnaturel en l'asservissant à des règles d'humaine politique, celle aussi qui, en fin de compte, en dépit de gains éphémères, nuirait le plus sûrement à son expansion même, car elle légitimerait toutes les suspicions et toutes les rancœurs.

Si jamais se produisait l'hypothèse que nous envisageons, c'est-à-dire si, par suite de renversements politiques, l'Eglise orthodoxe de Russie se trouvait un jour atteinte dans son autorité auprès des croyants, loin de s'en réjouir, les vrais catholiques devraient alors souffrir profondément de cette diminution de crédit, qui en aucun cas ne saurait être pour le bien de la religion tout court; et, se gardant d'utiliser la situation pour détacher de leur confession traditionnelle les âmes désemparées, ils devraient bien plutôt travailler en esprit de désintéressement à approfondir et spiritualiser la foi de ces orthodoxes, sans les arracher nécessairement aux cadres dans lesquels ils sont nés.

Car sans doute est-il temps que nous nous expliquions franchement sur ce problème des relations interconfessionnelles, que l'histoire n'a malheureusement pas aidé à clarifier et dont l'exacte solution importe cependant si grandement à la réalisation de la volonté du Christ : « Ut unum sint ».

On peut dire que la question est à l'ordre du jour. Le roman de Cronin « Les Clefs du Royaume » l'a posée à propos des protestants comme des païens eux-mêmes; et, encore qu'on doive contester certaines vues du célèbre romancier anglais, il faut reconnaître qu'il a vu juste lorsqu'il plaçait au-dessus de tout, dans le travail apostolique, le respect de la liberté humaine et le souci de ne jamais la violenter. Et le R. P. Congar, en un article paru dans *Rythmes du monde* (3), partait précisément de ce livre pour étudier, avec la finesse et la sûreté qu'on lui connaît, la différence de ce qu'il appelait le « prosélytisme » et l'« évangélisation », le premier terme désignant « l'activité qui poursuit le triomphe de la confession dont nous sommes les ministres », et le second « celle qui cherche le bien spirituel des hommes, leur existence et leur progrès dans le Christ ». Et il concluait : « on ne respectera jamais trop la liberté de ceux à qui l'on est envoyé... quant à nous, nous ne méditerons jamais trop sur la leçon du Grand Inquisiteur. Et aussi sur le fait que les griefs les plus profonds qu'on articule contre nous, et la méfiance que beaucoup ont à notre endroit, viennent de ce qu'à tort ou à raison on croit retrouver en nous l'esprit du Grand Inquisiteur » (4).

---

(3) N° 2, pp. 58-68.
(4) *Loc. cit.*, p. 67.

Or, si de telles réflexions sont vraies à propos de toutes les confessions religieuses sans exception, on conçoit qu'elles trouvent une application encore plus pertinente et opportune quand il s'agit de l'orthodoxie, dogmatiquement et hiérarchiquement si voisine de nous.

Par ailleurs, nous ne saurions oublier que c'est en Russie qu'a pris naissance la fameuse légende à laquelle faisait allusion le P. Congar et que tout Russe est plus ou moins porté à considérer l'Église catholique avec les yeux de Dostoïevsky. On peut dire que presque chaque orthodoxe voudrait pouvoir respecter le catholicisme et avoir avec lui des rapports de bon voisinage, mais que notre prosélytisme lui fait peur et le rejette dans une attitude de réserve, sinon de méfiance. Ce sont là des faits d'expérience, qu'il est loisible à chacun de constater et qui doivent donner à réfléchir.

Déjà, dès 1641, le grand précurseur qu'était Krijanich (5) avait bien observé ce trait du caractère russe. Dans un Mémoire qu'il adressait à la Propagande, il ne craignait pas de déclarer : « Je professe qu'il ne faut pas aller chez eux dans le but de prêcher la foi, chose que je n'aurais pas eu le courage de supposer sans raison, mais il convient d'y aller pour les exhorter à la vertu, aux sciences, aux arts libéraux. Et ceci fait, il sera dès lors plus facile de leur démontrer où sont la fausseté et l'erreur et ce sera le travail d'autres ouvriers, pleins de vertu et d'esprit » (6).

Écrivant pour les Congrégations romaines, à une époque où la tolérance n'était pas précisément de mode, Krijanich ne manquait certes pas d'audace; aussi le voyons-nous proposer son observation avec la modestie voulue, comme s'il s'agissait d'une simple règle de prudence, et il avait soin de souligner qu'il lui fallait un certain courage pour émettre cette opinion et que ce n'était pas sans raison qu'il s'y déterminait.

Après trois siècles passés, le même motif demeure; car le temps ne semble point encore venu où pourront « démontrer où sont la fausseté et l'erreur » les « autres ouvriers, pleins de vertu et d'esprit », dont il se plaisait à évoquer la vision. Si les fidèles de l'orthodoxie russe réagissent si vivement en face de tout prosélytisme catholique, il est d'élémentaire sagesse de leur en éviter le heurt; car, avant de songer à « convertir » les gens, encore faut-il avoir leur audience.

Mais est-ce bien là la raison dernière de l'attitude que nous pré-

(5) Prêtre catholique croate qui, séduit par l'attirance de la Russie, se rendit en ce pays, où il passa de longues années, connut l'exil de la Sibérie, et mourut finalement au siège de Vienne, en 1683. Cette figure de lettré, de chercheur, d'apôtre, d'aventurier et de père du panslavisme a été étudiée en un livre attachant et qu'on peut penser définitif, paru récemment : « Krijanich, messager de l'unité des chrétiens et père du panslavisme » par Paulin-Gérard Scolardi, docteur de l'Institut Oriental de Rome, Paris, Picard, 1947.

(6) *Loc. cit.*, p. 57.

conisons. S'agit-il de jouer une savante comédie de tolérance, afin d'endormir les susceptibilités et de mieux préparer les voies à une prédication de l'intégrale vérité catholique ? Krijanich semblait le suggérer, ou peut-être feignait-il seulement de le croire. Mieux armés que lui, nous pouvons aujourd'hui dépasser sa pensée et lui donner son vrai sens.

Nous ne cherchons pas à « attaquer » le bloc orthodoxe ni à le « grignoter » de l'extérieur — toutes formules extrêmement déplaisantes —, non seulement parce que ce serait souverainement maladroit de notre part, mais avant tout parce que nous sommes héritiers des méthodes du Christ, infiniment respectueux de la liberté humaine, qu'Il cherche à amener suavement vers un idéal supérieur, sans jamais la violenter.

Et aussi parce que notre problème est autre. Nous ne désirons pas du tout établir, parallèlement à l'Eglise orthodoxe et opposée à elle, une Eglise catholique russe, qui petit à petit se développerait, se fortifierait et peut-être arriverait un jour à supplanter sa rivale. Ce qui importe n'est pas d'avoir quelques centaines ou même quelques milliers de catholiques de plus ou de moins ; notre ambition, la raison d'être de notre travail, c'est de voir réalisée un jour la volonté du Christ : l'unité de son Eglise. A cette Eglise universelle, nous ne voulons pas seulement amener des âmes choisies venues de confessions dissidentes ; c'est tout l'ensemble de l'Orthodoxie que nous ne désespérons pas de voir, un jour, renouer le lien rompu voici près de neuf siècles.

Car nous ne saurions oublier que nous avons devant nous non un ramassis d'âmes perdues ou en danger de se perdre, mais une Eglise juridiquement constituée, « porteuse de grâce » comme la nôtre, pour reprendre l'expression de Mgr Photius, possédant la succession apostolique, un sacerdoce authentique et administrant des sacrements valides. Ce ne sont pas ses enfants que nous cherchons à lui arracher un à un pour les agréger à notre groupement ; c'est elle-même, troupeau et pasteurs, qui devrait, lorsque tous les obstacles seront écartés, retrouver en corps le chemin de l'unité. Tout notre rôle, pour le moment, rôle humble mais nécessaire, consiste à préparer les voies de l'union future.

Cela ne veut pas dire que nous tomberons dans un excès opposé et écarterons systématiquement toute conversion au catholicisme, sous prétexte qu'elle pourrait nuire à la bonne entente nécessaire entre les deux Eglises. Il est des âmes tourmentées de vérité que touchera la lumière de l'Esprit Saint. A mesure que les contacts se feront plus faciles, une Madame Swetchine, un Père Gagarine, un Vladimir Soloviev ne pourront manquer d'avoir des émules. Il serait criminel de notre part de rejeter ces âmes qui, par conviction profonde, jugeront de leur devoir de faire leur adhésion personnelle

à l'Eglise universelle. Nous les accueillerons avec joie, sachant qu'elles iront, chez leurs frères de race, éveiller la nostalgie de l'universalité et préparer le jour où la question de l'union se posera, non seulement pour une petite élite, mais pour l'ensemble de l'Eglise orthodoxe.

Nous trompons-nous ? Il nous paraît que, conçu de cette manière, le fait des conversions ne devrait légitimement engendrer aucune susceptibilité ni malentendu dans les rapports interconfessionnels. Deux Eglises, assez voisines sur le terrain du dogme, toutes deux persuadées que la prière du Christ pour l'unité n'est pas un leurre et qui envisagent avec respect et bienveillance mutuelle le problème de leurs relations, devraient pouvoir coexister, se rencontrer, causer et peut-être un jour s'unir.

*
* *

Il nous faudrait maintenant, à l'usage des catholiques, esquisser brièvement un programme d'action unionistique. Car il n'est personne qui, en cet ordre de choses, ne puisse beaucoup; et c'est de l'attitude, non seulement des quelques spécialistes de la question, mais de l'ensemble du peuple fidèle, que dépend pour une grande part l'amélioration des rapports, condition préalable de l'union des Eglises.

Ce programme, nous pourrions le résumer en trois paroles : connaissance, collaboration, prière.

I. — Il est malheureusement trop évident que l'*ignorance* est à la base de tous les malentendus et de toutes les dissensions entre chrétiens d'Orient et d'Occident, dans l'origine même du schisme comme dans sa prolongation. Nous sommes parfois douloureusement surpris de constater que les orthodoxes sont si mal informés de nos croyances et de nos grands courants religieux et semblent peu désireux de se renseigner sur une pensée et une vie différentes des leurs. Nous demandons-nous si nous ne commettons pas à leur égard la même faute, nous maintenant dans une volonté d'isolement qui n'a rien à voir avec le souci de l'intégrité de la foi et qu'ils prennent, peut-être non sans raison, pour de l'orgueil ? Ne fût-ce que par simple curiosité humaine, à plus forte raison par devoir de sympathie chrétienne, nous devrions nous intéresser aux doctrines comme aux méthodes d'apostolat et aux formes de culte de frères si proches de nous. Leur liturgie, en particulier, qui n'a rien de schismatique, puisqu'elle date des grands docteurs de l'Orient et est commune aux dissidents comme aux catholiques orientaux unis, devrait être familière à toute âme désireuse de ne point s'enfermer en son particularisme.

On sait avec quelle vigueur le Pape Pie XI a insisté sur la nécessité de promouvoir la connaissance des choses d'Orient, en laquelle il voyait le principal et presque l'unique moyen d'arriver à la réunion des Eglises. Voici, par exemple, comment il concluait l'encyclique « Rerum orientalium », qu'il voulut écrire, en 1928, sur un sujet qui lui tenait tant à cœur :

« Nous vous exhortons vivement, Vénérables Frères, tous ensemble et chacun en particulier, à promouvoir par tous les moyens possibles les études orientales et à joindre toutes vos forces aux Nôtres pour l'accomplissement d'une si grande entreprise. Tous les obstacles à l'union sans cesse désirée étant *ainsi* (7) finalement aplanis, sous les auspices de la Bienheureuse Vierge, Mère Immaculée de Dieu, par l'intercession des saints Pères et Docteurs tant de l'Orient que de l'Occident, Nous pourrons alors étreindre ces frères, ces fils si longtemps séparés de Nous, revenus enfin dans la maison paternelle et étroitement unis par cette charité qui a son plus solide fondement dans la vérité et la profession intégrale de la foi chrétienne. »

II. — Nous avons prononcé le mot de *collaboration*. Elle est sans nul doute légitime et peut être féconde là où le but poursuivi est nettement défini et les valeurs qu'il s'agit de protéger communes à plusieurs groupements. C'est dans cet esprit, par exemple, que le christianisme, le judaïsme, la religion du Prophète et même les cultes païens peuvent se trouver unis dans la lutte contre l'athéisme et la philosophie matérialiste. Plus voisines sont les confessions, plus intimes et nombreux les points de contact entre elles, et plus naturelle aussi sera leur union sur le terrain qui leur est commun.

A ce point de vue, les possibilités de collaboration entre le catholicisme et l'orthodoxie sont, grâce à Dieu, particulièrement grandes. Car une seule question nous divise vraiment, celle de la primauté du Pape. Pour à peu près tout le reste, nous nous trouvons complètement d'accord avec nos frères de l'orthodoxie orientale : nous croyons, nous sentons, nous réagissons comme eux en face de tous les grands problèmes de la vie; nous nous opposons d'instinct aux mêmes erreurs et c'est par des moyens traditionnels identiques que nous prétendons guider les âmes vers Dieu. Au lieu d'agir en ordre dispersé, il serait donc sage que nos efforts se conjuguassent, du moins en ce qui nous est commun, — et c'est presque tout. Je verrais fort bien les catholiques mettre à la disposition de leurs frères orthodoxes leur science et leur expérience pour la publication d'ouvrages religieux, l'enseignement en toutes ses branches (y compris les Séminaires), l'organisation de l'apostolat spécialisé et, d'une ma-

(7) C'est nous qui soulignons. On voit assez le rôle unique qui, dans la pensée du Pape, est attribué à une exacte connaissance de l'Orient pour écarter les obstacles et finalement mener à l'union.

nière générale, tout ce qui touche à la technique pastorale. Et il ne me déplairait pas que cette collaboration atteignît la source même de toute action et de toute sainteté et que nous missions en commun nos trésors ascétiques et mystiques. Car les orthodoxes ne pourraient que gagner au contact d'un saint François d'Assise, d'un saint Ignace de Loyola ou d'une sainte Thérèse d'Avila ; et nous avons certainement à apprendre des saintes âmes que furent Serge de Radonège Séraphim de Sarov, Nil Sorsky ou Joseph de Volokalamsk. Aidons les âmes à se sanctifier, élevons-les dans l'ordre de la grâce et, à notre tour, mettons-nous humblement à l'école de leurs grands maîtres. Cet échange loyal de nos valeurs spirituelles, cette rencontre sur l'unique terrain où l'émulation soit féconde, celui de la sainteté, ne pourra que nous donner, aux uns et aux autres, la nostalgie de l'unité. Nous aurons évité de disputer, nous n'aurons même pas beaucoup parlé d'union ; mais le jour viendra, et peut-être est-il assez proche, où elle se fera toute seule, ou plutôt où le Seigneur Lui-même l'accomplira en son Eglise pacifiée. Car, ayant appris à nous respecter, à nous aimer, à prier, lutter et souffrir ensemble, nous ne pourrons pas ne pas nous demander avec angoisse par quel tragique malentendu il se trouve que nous soyons désunis. Ce jour-là, l'union sera plus qu'à moitié faite.

Collaborer avec l'Eglise orthodoxe, l'Eglise catholique le peut sans contredire sa mission, tout comme la grâce divine ne dédaigne point de solliciter la liberté créée de l'homme, le pécheur comme le saint, pour « coopérer » avec elle, retenir ce qu'il y a de bon en elle et suavement, sans jamais la violenter, la porter vers le but divin, qui est tout de miséricorde et d'amour.

III. — Nous avons à peine besoin de signaler la nécessité de la *prière* en une œuvre aussi éminemment surnaturelle que l'union des Eglises chrétiennes. On a parfois l'impression qu'à certaines époques, on s'est sans doute préoccupé de doctrine, on s'est disputé, on a défendu avec âpreté des droits ou des privilèges, mais on n'a peut-être pas fait au devoir sacré de la prière la place de choix qu'il aurait dû occuper. Si, par exemple, en 1054, l'Occident comme l'Orient avaient supplié avec unanimité le Seigneur d'épargner à son Eglise le scandale de la rupture, celle-ci se serait-elle produite ? Dieu le sait. Peut-être nous trouvons-nous à un de ces moments historiques où, en face du matérialisme sûr de lui, Dieu n'attend que la prière de ses fils pour faire triompher l'Esprit.

Mais, pour être vraiment efficace, cette prière ne devrait-elle pas être commune ? N'est-il pas désirable que les catholiques et les orthodoxes, pour autant que cela est permis par l'Eglise, s'unissent dans la même supplication ? Alors on peut être certain que le Seigneur ne se refuserait pas à opérer ce que les simples forces humaines sont impuissantes à obtenir. Déjà de timides essais se font en ce sens,

depuis plusieurs années, à l'occasion de la Semaine pour l'Unité, du 18 au 25 janvier; non seulement chrétiens de diverses confessions prient parallèlement, chacun de leur côté, pour le but commun cher à tous; mais, du moins en certaines cités, il est arrivé qu'ils aient mêlé leurs prières en une unique cérémonie qui les réunissait tous. Sous réserve de directives officielles des autorités ecclésiastiques à ce sujet, on peut, semble-t-il, se réjouir de cette communion dans la prière pour l'unité.

Notre rôle n'est pas de résoudre ici les problèmes délicats que soulève la *communicatio in sacris*. Il existe, on le sait, des lois ecclésiastiques très restrictives à ce sujet. La raison de ces dispositions est obvie; il s'agit de protéger les fidèles de tout danger d'indifférentisme; et ce péril n'est pas vain. Il faut à tout prix écarter de l'esprit des fidèles la persuasion néfaste que toutes les religions se valent et que les questions de doctrine n'ont aucune importance pratique.

Ces règles de l'Eglise, si sévères, sont donc pleinement justifiées. Il reste que, du point de vue unionistique, pour ceux qui, dans le respect de la vérité, recherchent loyalement un rapprochement des chrétiens, elles constituent un obstacle mortifiant. Il est presque impossible d'en faire comprendre la sagesse et l'opportunité aux orthodoxes de bonne foi, disposés à n'y voir, la plupart du temps, qu'une manifestation d'orgueil ou de fanatisme. Comment persuader de son estime et de ses sentiments fraternels ceux à qui l'on doit refuser toute participation dans le domaine le plus intime et le plus unissant, celui de la prière liturgique ? Il y a là un problème de psychologie, dont la solution n'est pas facile.

Sans doute, il est possible que les normes actuelles, sans rien sacrifier des principes immuables, subissent certaines atténuations dans les applications concrètes. Celles-ci répondraient aux vœux de beaucoup de ceux qui se trouvent en contact direct avec les chrétiens d'Orient non-unis. Quoi qu'il doive en être de l'avenir, le catholique désireux d'union conformera ses actes et ses pensées à la législation de l'Eglise. Mais tout en évitant ce que lui interdit l'Eglise, il s'efforcera de mettre d'autant plus de charité, de sympathie et surtout de vraie humilité dans les rapports d'ordre profane ou religieux qu'il entretient avec les orthodoxes. Il ne fera d'ailleurs que se conformer à la vérité et à la justice en traitant en « frères », tout « séparés » qu'ils soient, ceux que rattachent à la véritable Eglise le caractère baptismal et tant de liens visibles et invisibles.

Rome et Buenos-Aires. Philippe DE RÉGIS, S. I.